

Avoir vingt ans en 1940

La Guerre d'Opa

par Philippe Chatenay

Ces « Mémoires de Guerre » de mon père Louis-Pierre (appelé « Peter » par sa famille anglaise, nom qui sera utilisé ici) Chatenay sont fondés sur une série d'entretiens que j'ai enregistrés avec lui, à la demande de ma mère, au cours d'un séjour à Pech Sorbier à Noël 2005. Il n'était pas très heureux de devoir revivre devant un microphone des souvenirs vieux de soixante ans qu'il aurait préféré laisser s'estomper. Bref, il avait hâte que les séances de questions prennent fin. De plus, à 85 ans, ses souvenirs n'étaient plus aussi précis. En 2013, cependant, en triant les archives familiales après la mort de notre mère, j'ai retrouvé quelques récits beaucoup plus complets et détaillés, notamment de son évasion vers l'Espagne et de la libération du camp de concentration de Buchenwald.

J'y ai intégré d'autres faits et récits, dont « Mon Journal du Temps du Malheur », les extraordinaires mémoires de guerre de son père Victor Chatenay, les souvenirs oraux de son frère Toni Chatenay (qui ont été précieux pour combler quelques trous dans la mémoire de Peter), et ceux de Mimie, sa femme. En plus des documents et papiers officiels conservés par Peter, Toni m'a confié des documents familiaux, dont des lettres écrites du front par Peter à son père.

Malgré sa grande modestie, mon père était fier de sa guerre, et défilait volontiers les 14 juillet à Vitrac, en compagnie des deux autres Français libres de cette petite commune de Dordogne dont il était devenu adjoint au maire. Il a été très honoré et heureux d'être invité aux cérémonies du 60^{ème} anniversaire du Débarquement. Je me souviens d'avoir été emmené, gamin, sur les plages du Débarquement et au cimetière américain de Colleville. Pour un autre voyage, en 1959 ou 1960, la famille avait suivi en voiture une partie de son itinéraire guerrier, de la Normandie aux Ardennes belges.

Le contexte familial explique, je crois, le fatalisme qui se dégage de son récit : il a résisté parce que son père et sa mère, et donc lui et ses frères et sœur, ont résisté. Et puis, pour citer André Malraux, je crois, « Qui n'a pas risqué volontairement sa vie à vingt ans n'a pas vécu. »

Enfant, je me suis souvent demandé pourquoi la famille de mon père avait résisté, alors que la famille de ma mère a collaboré, passivement il est vrai, avec le régime de Vichy. Mon grand-père maternel, Alain de Boysson, qui avait combattu et été blessé pendant la Première guerre mondiale, vouait une grande admiration au maréchal Pétain. Ainsi, en mai 1940, quand il apprit que son fils aîné Hugues, qui était pilote de chasse, voulait partir avec son escadrille de chasse en Afrique du Nord, il avait foncé en voiture jusqu'à la base aérienne près de Perpignan pour l'en dissuader. Tout ce que je sais de la guerre du second frère de ma mère,

André, est qu'il a participé aux secours au Havre, bombardé par les Alliés en 1944, puis qu'il a bûché pour réussir le premier concours d'entrée à l'ENA.

Mon père, à qui j'avais posé la question, m'a expliqué que cela avait sans doute tenu à la différence entre Zone occupée et Zone libre : d'un côté, l'occupation boche, de l'autre un régime séduisant pour un hobereau catholique royaliste comme mon grand-père maternel.

Je me souviens, pourtant, que dans sa maison de La Romanerie, Victor Chatenay avait accroché en évidence deux textes encadrés : l'Appel du 18 juin de Charles de Gaulle, et une citation du grand philosophe Alain, extraite d'une chronique écrite en 1925 :

« Savoir en qui se trouve l'amour de la patrie, en qui non, c'est impossible. Et même, ceux qui disent qu'ils ne l'ont point, je ne les croirais point trop. Savent-ils bien ce qui en est ? Il faudrait les voir sous le joug étranger. Qui donc conspirerait alors ? Qui serait en prison pour trop aimer sa patrie ? Le même homme, je le parie, que nous voudrions mettre en prison parce qu'il ne veut point dire qu'il l'aime. Et qui serait alors hors de prison, et servant l'étranger selon son métier et sa fonction ? Plus d'un sans doute de ces hommes d'ordre et d'obéissance, qui n'ont que la patrie à la bouche. »

Philippe Chatenay

« Je ne me souviens pas de ce que je faisais le jour où la guerre a été déclarée. Je devais être chez mes parents à La Romanerie, près d'Angers, en train de me préparer à rejoindre HEC, qui avait été délocalisé à Caen en raison de la guerre, pour y faire ma deuxième année. Mais on savait bien qu'il allait y avoir la guerre. D'ailleurs, dès l'été 1939, j'avais voulu m'engager dans l'armée. Mon père, Victor Chatenay, a réagi à sa manière, tout en subtilité et finesse : après m'avoir chaleureusement félicité pour mon patriotisme et mon courage, il proposa de m'arranger un entretien avec un colonel du Génie de ses amis qui était en garnison à Angers. Le colonel, qui avait certainement été briefé par Papa à l'avance, m'expliqua que l'armée ne manquait que de fusils, pas de bras, et qu'on n'avait pas besoin de moi. »

Son oncle Douglas « Pip » Stirling, qui commandait le 13/18th Royal Hussars, un régiment de cavalerie britannique, était venu en permission à La Romanerie à Noël 1939. Toni, le plus jeune frère de Peter, se souvient que Douglas Stirling avait raconté aux Chatenay qu'il prenait tous les week-ends des « leçons de manœuvre » pour les blindés auprès d'un « officier français extraordinaire, un certain colonel de Gaulle. » En avril 1940, il avait été chargé de mettre l'argenterie du régiment en lieu sûr à bord d'un navire britannique amarré à Saint Nazaire, et s'était arrêté pour dormir à La Romanerie. Douglas avait égaré ses lunettes, qui lui étaient indispensables pour conduire, alors Peter a piloté la voiture d'État-major d'Angers à Saint-Nazaire. A une vitesse tellement élevée qu'il a flanqué à son oncle « la plus grande frousse de ma vie », a raconté Douglas plus tard à son fils David. Et dire qu'il s'agissait d'un homme qui avait combattu pendant les deux Guerres mondiales...

« Au moment de la débâcle, en mai 1940, je terminais mon année d'HEC à Caen. Quand les Allemands ont franchi la Seine, les professeurs nous ont dit de foutre le camp. A ce moment-là, je possédais une grosse moto américaine, dont je me servais pour guider, deux ou trois fois par semaine, des convois militaires britanniques qui avaient débarqué à Cherbourg. A Caen, je les quittais, et ils continuaient vers le Nord. Naturellement, quand on nous a dit de partir, ma moto n'a jamais voulu démarrer, alors je suis parti pour Angers à vélo.

En quittant Caen, alors que je roulais le long d'un canal, j'ai rattrapé l'un des directeurs d'HEC, qui était lui aussi à bicyclette. Dans sa sacoche, il avait toutes nos copies d'examen – comme tout foutait le camp, on ne nous avait fait passer que l'épreuve la plus importante, « Analyse financière ». Nous pédalions ensemble quand un avion allemand est passé au ras de nos têtes. Le professeur a paniqué et s'est jeté avec sa bicyclette et sa sacoche dans le canal. Du coup, toute notre promo a été reçue avec la moyenne.

Quand je suis arrivé à La Romanerie, j'ai appris que Maman, mes frères Michel, Jacques et Toni, et ma sœur Anne-Marie étaient déjà partis pour la Salamandre, une villa de vacances que nous louions sur l'île de Noirmoutier. Je suis resté quelques jours avec Papa, puis, quand les Allemands sont arrivés au Mans, le 16 juin je crois, Papa m'a dit d'aller à Noirmoutier, où j'ai retrouvé la famille.

J'ai vu mes premiers soldats allemands à la plage des Souzeaux. Avec mes copains, on était assis en rond sur le sable quand on a entendu un gros bruit. C'étaient deux motos de la Wehrmacht, l'une avec un side-car et une mitrailleuse. Les soldats ont regardé ce qui se passait, puis sont repartis. Nous, on n'a pas dit grand-chose, j'avoue.

Cet été-là à Noirmoutier, il a aussi eu la tragédie du *Lancastria*, un paquebot britannique qui évacuait des milliers de soldats de Saint-Nazaire, en urgence et sans protection puisque Pétain avait ordonné aux forces françaises de cesser le combat, et qui a été coulé par l'aviation allemande. Je me souviens d'avoir vu les avions allemands tournoyer au-dessus de ce pauvre navire. Pendant les jours qui ont suivi, de nombreux corps se sont échoués sur les plages de l'île, et reposent aujourd'hui, face à la mer, dans le beau cimetière de L'Herbaudière. »

La référence sur Wikipedia dit :

Le 17 juin 1940, environ 9 000 soldats britanniques embarquèrent à bord du RMS Lancastria, qui fut ensuite attaqué et coulé par des bombardiers Junkers JU 88 (...) faisant environ 4 000 victimes. Il s'agit du pire désastre de l'histoire maritime britannique, et de la pire perte de vie des forces britanniques de toute la Seconde guerre mondiale. Le Premier ministre Winston Churchill fit interdire toute mention dans la presse du désastre, qui reste largement oublié par l'histoire.

« En juin 1940, personne ne parlait encore de résistance ou de collaboration. Bien sûr, Maman, en digne sœur d'un officier de cavalerie britannique, voulait contre-attaquer tout de suite, mais Papa lui a fait comprendre que c'était un peu trop tôt. Nous avons passé tout l'été à Noirmoutier. Papa est venu nous voir une semaine, grâce à un faux permis de circuler pour la zone côtière (*l'original est parmi les papiers de la famille Chatenay pendant la guerre, compilés par Victor et conservés aujourd'hui par les Archives départementales de Maine-et-Loire*) : il avait déjà commencé à se jouer des Allemands.

En août 1940, mes parents ont décidé de passer à l'action. Papa voulait diffuser le message que la guerre n'était pas perdue et qu'il fallait agir. Il est entré en contact avec un groupe de résistants parisiens, des gars d'extrême-droite, je crois. Ils l'ont aidé à trouver un plombier d'Angers qui avait une presse et qui a accepté d'imprimer un journal clandestin, « Honneur et Patrie. La France Continue ». La

parution a commencé en septembre. Au début, Papa ne savait pas à qui l'envoyer, alors il avait expédié des exemplaires à tous ses amis, à la grande horreur de certains. Quand chaque numéro était imprimé, Maman prenait le train avec deux valises pleines pour la distribution parisienne.

En octobre 1940, ayant fini HEC, j'avais trouvé un job au service d'achats de vin du Printemps, à Paris, grâce au patron, Monsieur Mondain, que connaissait Papa. J'habitais dans un immense appartement avenue Montaigne, que j'étais censé « protéger » pour les propriétaires, des amis des parents réfugiés en Zone libre. C'était une vie de prince, le magasin continuait comme avant, et moi je goûtais et sélectionnais des vins. Mais il n'a pas fallu longtemps pour que Papa me demande de rendre des « petits services » pour le réseau « Honneur et Patrie » qu'il avait commencé à monter depuis Angers.

Ainsi, en novembre, il m'a demandé d'aller à Nantes chercher un colis, alors j'ai prétexté un voyage d'achat de muscadet pour obtenir le permis spécial pour la zone côtière. Je devais être dans un certain café à 7 heures du soir, où quelqu'un me remettrait un paquet de documents. J'avais passé la journée à goûter différents muscadets, plus délicieux les uns que les autres, et le soir j'étais complètement pompette. Quand le type qui apportait le paquet est entré dans le café, il a vu que j'étais beurré, et il est aussitôt ressorti. Moi, je ne savais pas quoi faire, mais le type non plus, puisqu'il est revenu quelques minutes plus tard, m'a fourré le paquet dans les mains et s'est carapaté aussitôt. Je l'ai ramené à Paris, l'ai remis à quelqu'un d'autre, et ce n'est qu'après la guerre que Papa m'a raconté qu'il s'agissait des premières photos et dessins de la base fortifiée pour sous-marins que les Allemands construisaient à Saint-Nazaire.

Mon rôle dans la Résistance a surtout été d'être un courrier et une escorte. En 1941, alors que je travaillais à Paris, Papa m'a demandé à quatre reprises de venir à Angers chercher un aviateur allié, qui avait échappé aux Allemands après avoir sauté en parachute au-dessus de la France occupée, pour l'accompagner jusqu'en Suisse. Dans la Résistance, tout était une question de chance, on avait du bol ou l'on n'en avait pas. Dans la Zone occupée, j'avais la trouille, parce que si les Allemands me prenaient en compagnie d'un aviateur allié, lui irait en camp de prisonniers de guerre, mais moi j'étais bon pour le peloton d'exécution. On partait d'Angers en vélo jusqu'à Tours, puis on passait à pied la Ligne de démarcation qui séparait la Zone occupée de la Zone libre, à travers bois. Après, c'était plus tranquille, on prenait le train de Châteauroux à Lyon puis à Evian. La nuit venue, on volait une barque sur la rive du lac Léman, et puis l'aviateur partait à la rame vers la Suisse. Certains ont vraiment eu de la chance.

Je me souviens en particulier d'un Canadien nommé Gilchrist, dont l'appareil avait été descendu du côté de Paimpol et qui ne parlait pas un mot de français. Il

avait réussi par je ne sais quel miracle à arriver à La Romanerie en pleine nuit. Les Allemands avaient déjà commencé à se servir de « sous-marins », des types qui se faisaient passer pour des aviateurs abattus pour pénétrer les filières d'évasion, mais Maman l'a tout de suite accueilli. Gilchrist a passé trois ou quatre semaines, caché à La Romanerie pendant qu'on lui fabriquait des faux documents et lui préparait des vêtements civils pour son évasion. Il était le commandant de son bombardier, et son père avait été gouverneur de la province de la Saskatchewan. Il occupait ses journées à scier du bois et à arracher une grosse souche dans le parc de La Romanerie. Sans doute ça lui rappelait le Canada. »

Dans son « Journal du Temps du Malheur », Victor Chatenay raconte que Gilchrist et Peter avaient réussi à atteindre Lyon. « Ils sont assis seuls à une table de restaurant quand deux messieurs très aimables viennent y prendre place et veulent engager la conversation. Louis-Pierre explique que son cousin est muet et qu'il l'emmène dans la montagne pour être soigné. Les deux braves types s'apitoient et contemplent tristement Gilchrist, qui se sent mal à l'aise, et, le repas expédié en vitesse, Louis-Pierre est obligé de le suivre sans attendre la monnaie que le garçon tarde à lui rendre. Arrivés à Thonon, Louis-Pierre se décide à aborder un prêtre dans une église. Mais dès qu'il a confié son secret, le curé l'arrête, il est pour Pétain, et donc contre les Anglais. Louis-Pierre, habile, parvient à l'adoucir, et, bien que Gilchrist soit en réalité un célibataire endurci, il raconte au curé que son ami a de la famille, de nombreux enfants, et qu'il veut les revoir, il fait appel au bon cœur de l'homme de Dieu qui se laisse toucher. « Le meilleur moyen pour passer en Suisse, lui dit-il, est de louer une barque, de vous entraîner pendant quelques jours à l'aviron et, quand vous vous sentirez assez forts, de traverser au bout du lac Léman, où ce n'est pas bien large. » « Mais le bateau ? » demande Louis-Pierre. « Ne vous en faites pas pour le bateau. Les Suisses sont très honnêtes et, chaque semaine, de longues files de bateaux reviennent à la traîne jusqu'ici. »

« Papa m'a ensuite trouvé un poste en Zone libre, au ministère des Finances à Châtelguyon, près de Vichy, où je faisais partie d'un réseau de résistance dirigé par des Polonais amis de Madame Mondain, la femme du patron du Printemps. Une ou deux fois par semaine, on me disait d'aller en train à Lyon prendre un paquet et de le livrer à Châteauroux ou Toulouse, parfois de l'autre côté de la Ligne de démarcation.

En novembre 1942, quand les Allemands ont envahi la Zone libre, mes parents étaient cachés à Loches avec mon frère Toni et ma sœur Anne-Marie sous le nom de Bonnigal. Une demi-heure après l'arrivée des troupes allemandes, la Gestapo a fait une descente à leur domicile. »

Toni avait été prévenu par un camarade de classe et ancien voisin que les Allemands étaient venus à la précédente adresse de la « famille Bonnigal ». Il a sauté sur son vélo et est allé alerter ses parents. Ils ont décidé de vite faire leurs valises et de partir par derrière, où ils se cacheraient en attendant qu'Anne-Marie revienne de chez une amie. Victor et Toni étaient déjà cachés dehors quand la Citroën de la Gestapo s'est arrêtée devant la maison, mais Barbara, la femme de Victor, était toujours en train de rassembler ses affaires. Au grand effroi de Victor et Toni, Barbara leur a ouvert la porte, et s'est fait passer pour la femme de ménage de l'occupant des lieux, un certain Monsieur Petit, qui travaillait dans une banque de la ville. Elle leur a fait même cadeau d'une bouteille de champagne. Quand les Allemands sont revenus, la famille, ayant récupéré Anne-Marie, avait disparu. Après avoir d'abord passé quelques jours cachés chez le boulanger de la petite ville d'Authon, un ami de la Résistance qui ravitaillait le maquis local, ils ont franchi la Ligne de démarcation pour aller à Paris, où ils pensaient être en plus grande sécurité. « Pour passer la Ligne, se souvient Toni, on s'était caché dans des bois près d'un point de contrôle qui n'était pas occupé à plein temps. Une charrette vide allait jusqu'au barrage. S'il n'y avait pas d'Allemands, ils soulevaient la barricade, et alors il fallait courir vers l'autre côté. Je me souviens de ma stupeur en voyant des centaines de personnes sortir en courant des bois. »

« Pour se cacher à Paris, Papa s'était fait teindre les cheveux en roux, mais il lui a fallu changer de couleur car tout le monde le regardait dans la rue. A ce moment-là, Papa s'occupait surtout, en plus d'envoyer des renseignements aux services secrets britanniques par le réseau Jade Amicol, de trouver des faux papiers pour les aviateurs alliés en cavale. Il s'agissait généralement des documents de bonne qualité, grâce à un contact qu'il avait à la Préfecture de police de Paris.

Un soir de février, près de la gare Montparnasse, revenant de mission, je tombe sur un barrage volant de policiers français et allemands. Un flic français prend mes papiers (un faux certificat de recensement portant le tampon du XI^{ème} arrondissement de Paris, et une fausse carte d'identité avec Loches comme domicile, tous deux de mauvaise qualité) et les examine dans la lumière des phares de sa voiture. Il me demande pourquoi un Lochois est en possession d'un certificat parisien, et m'invite à le suivre jusqu'au commissariat voisin pour m'expliquer. Nous remontons le boulevard Edgard Quinet, et au bout d'une centaine de mètres, je lui dis tout franchement que mes papiers sont faux et que s'il me dénonce aux Allemands, ils me fusilleront. Il hésite quelques secondes, et puis me dit « Bon, fous le camp ! »

Quand je suis rentré à la maison, j'ai dit à mes parents que je n'en pouvais plus et que je voulais partir pour Londres rejoindre de Gaulle.

En mars 1943, Papa m'a donc organisé un départ vers l'Espagne, par une filière dont il avait eu connaissance. J'avais des papiers d'identité au nom de Pierre Gain, du nom d'une rue d'Angers. Mes frères Michel et Jacques, qui étaient partis pour l'Angleterre plus tôt, ont payé des sommes considérables et sont arrivés sans trop de problèmes jusqu'au consulat britannique de Barcelone. Moi, je n'ai pas pu payer, car Papa n'avait plus de fric, et je n'ai pas eu autant de chance.

Le 5 mars, la veille du départ, je vais dîner boulevard Pasteur chez Papa et Maman. Sans en parler, je pense que tous trois nous sommes très émus. Maman a préparé mes bagages et provisions de route. Papa m'accompagne le lendemain à la gare d'Austerlitz. Il fallait être habillé « en Parisien », et notamment ne pas porter des grosses chaussures de marche, pour ne pas montrer qu'on allait passer en Espagne. Plus tard, je m'apercevrai que marcher avec des chaussures fines dans la neige, ce n'est pas de la tarte. Avec deux autres garçons qui voulaient rejoindre la France libre par cette filière, l'un le fils d'un pharmacien de l'Eure, l'autre d'un boucher en gros parisien, nous montons dans le train pour le sud-ouest, qui finit par partir à neuf heures trente du soir.

Après quelques rares moments de sommeil, nous nous retrouvons près de Bordeaux. Nous prenons un train pour Dax et franchissons la Ligne de démarcation à Orthez vers midi le 7 mars. Un gros soldat allemand parcourt le train en examinant les cartes d'identité des voyageurs. La mienne, que Papa a pris soin de faire tamponner à la gare d'Austerlitz, lui paraît absolument parfaite.

Arrivés à Tarbes, nous déjeunons au buffet de la gare, puis prenons un train pour Lannemezan, au pied des Pyrénées, où nous arrivons vers quatre heures de l'après-midi. Nous allons dans un bistrot, et Maurice, le fils de boucher nous quitte pour aller rencontrer le contact, un notaire du coin, dont il est le seul à connaître l'adresse. Il revient, une heure plus tard, porteur de mauvaises nouvelles : les cols sont encore bloqués par la neige, et il est impossible de passer en Espagne. Cependant, le notaire va téléphoner à Pau pour savoir s'il y a quelque chose à espérer de ce côté. En attendant, il nous conseille de passer la nuit dans l'annexe de l'hôtel de l'Orient, Les Charmettes, où l'on ne nous demandera pas de remplir de fiches de contrôle. Il fait un froid de canard, et le moral n'est pas au beau fixe.

Nous passons la journée du lendemain à grelotter et à attendre des nouvelles, qui tardent à arriver. Finalement, notre notaire nous annonce que nous devons aller à Pau, où il a pu nous trouver une autre filière. Nous y arrivons par train vers deux heures de l'après-midi. A nouveau, Maurice part en avant, et revient pour nous conduire vers un petit bistrot sur la rive du Gave. Dans la soirée, un marin de très petite taille passe pour nous donner les consignes pour le lendemain.

Le 9 mars 1943 au matin, nous prenons le train pour Oloron. A la sortie de la gare, il y a une haie de soldats allemands et de gendarmes, mais on ne nous demande aucun papier. Nous retrouvons le petit gars, et allons dans un café en face de la gare. Il fait froid. Nous mangeons quelques sandwiches pour tromper notre faim et tuer le temps. Enfin, vers midi, un taxi arrive et nous y montons tous les quatre. Le chauffeur nous donne les instructions : en cas de contrôle par une patrouille allemande, ce qui est plus que probable, il faut absolument dire que le chauffeur ne connaît rien de notre intention de nous évader, et il faut pouvoir donner une explication plausible à notre présence. Je pense immédiatement à me faire passer pour un voyageur de commerce qui va acheter des espadrilles à Mauléon. Hélas, c'est l'histoire que veulent raconter les autres occupants du taxi. Nous arrivons finalement à Mauléon sans avoir vu un seul boche. On nous débarque devant un petit café en haut de la ville, où l'on nous sert une soupe et des légumes. Le guide arrive pendant le repas, et nous annonce que nous partirons vers trois heures du matin, que la marche sera assez rude, et qu'il ne faut emporter que le strict nécessaire. Du coup, j'accepte d'abandonner quelques objets de ma petite valise, dont une paire de chaussures. Mon pyjama donne lieu à des discussions assez longues, mais j'obtiens de le garder. Les propriétaires du café ont dû faire de bonnes affaires avec les dépouilles de leurs clients.

Nous démarrons exactement à trois heures du matin, conduits par le patron du café, et grimpons les prairies derrière le bistrot. Au bout d'un quart d'heure de marche, nous arrivons dans un chemin creux, où sont rassemblés une trentaine de gars du pays qui partent aussi vers l'Espagne, dont l'équipe de rugby du patelin et ses supporters les plus menacés par les Allemands. Nous marchons les uns derrière les autres jusqu'à neuf heures du soir dans des chemins creux ou à travers des prairies en contournant les villages. L'allure est très rapide, et nous, les trois Parisiens, nous maintenons en tête de la colonne, où l'allure est beaucoup moins saccadée qu'à l'arrière.

A cinq heures, nous faisons une halte sur une hauteur, au pied d'un crucifix en pierre. Les guides nous montrent la descente vers le fond de la vallée qui nous attend, la route et le gave qu'il nous faudra franchir à la nuit tombée. Nous nous arrêtons à nouveau vers sept heures du soir à environ deux cents mètres de la route, pour attendre l'obscurité.

Pendant que trois gars partent reconnaître le passage, nous entamons nos provisions. Il fait très froid. Nous repartons une heure plus tard sur la pointe des pieds. Il s'agit de parvenir jusqu'à la route, de la suivre pendant cent mètres, puis de prendre un sentier qui nous mène jusqu'au pont, qui n'est pas gardé. Quand mon tour arrive, je fonce sur la route, juste au moment une automobile survient. Je me cache dans le fossé, qui est assez humide. La voiture passe et je rejoins les autres. Nous traversons le pont en courant et commençons la dure escalade de

l'autre versant. Vers neuf heures du soir, nous atteignons une grange où les guides nous laissent. Les consignes sont précises : garder un silence absolu et ne pas sortir de la grange, car le village d'Allos n'est qu'à quatre cents mètres. De nouveaux guides viendront nous chercher demain soir. Naturellement, il y a une bagarre pour les meilleures places, puis chacun se serre contre son voisin et s'endort.

Le jeudi 10 mars, nous nous réveillons péniblement à cause du froid et des puces. Nous sortons de la grange deux par deux, et voyons que nous sommes en pleine vue du village, et que la route que nous avons traversée n'est qu'à deux kilomètres en contre bas. Toute au long de la journée, nous voyons les patrouilles allemandes qui contrôlent les voitures et les cyclistes. Nous passons le temps à jouer à la belote ou aux échecs, car j'ai un jeu de poche, et à profiter de nos provisions. Je passe un bon moment à bavarder avec un vieux Juif polonais qui nous a rejoint cette nuit avec son neveu. Il me dit qu'il était professeur de violon à l'École normale de musique à Paris, qui est à deux pas d'HEC.

A huit heures du soir, deux guides arrivent pour nous accompagner jusqu'à Larrau, où un autre guide nous attendra. Nous descendons dans la vallée à toute allure, retraversons le gave et la route sans problèmes et commençons une escalade à pic dans les prairies. A bout d'un quart d'heure, le vieux professeur de violon tombe encore, cette fois pour de bon, et nous le portons jusqu'à une ferme voisine où lui et son neveu pourront récupérer et attendre un autre groupe d'évadés. Nous marchons en file indienne sur des chemins couverts de cailloux et très escarpés. Je me place résolument derrière le guide qui est en tête. L'allure est folle et deux heures plus tard nous parvenons à une ferme perdue dans la montagne. Nous buvons et remplissons nos bidons à une source. Il fait nuit noire, et nous pataugeons dans une boue épaisse. Nous quittons la ferme et reprenons notre ascension. Nous abandonnons le sentier pour grimper les prairies en zig zag et enfin parvenons sur un large plateau. La lune s'est levée, éclairant un paysage magnifique, de hautes montagnes enneigées devant nous et la vallée de Mauléon derrière.

Nous repartons à vive allure et la colonne s'allonge. A certains passages très découverts, il faut s'espacer avec des intervalles de vingt mètres. Vers deux heures du matin, je ne suis plus parmi les premiers, car je cherche mon troisième ou quatrième souffle. La tête de la colonne commence à dévaler une pente assez raide au milieu de fougères et de broussailles. Les pauvres Parisiens se tordent les chevilles et ont bien du mal à suivre dans cette descente infiniment plus difficile que toutes les montées précédentes. Nous arrivons enfin dans une ferme. Quelques sandwiches, un très bon pinard, et ça va beaucoup mieux.

Nous changeons de guides. Départ dans la nuit noire. Nous passons à l'est du Pic d'Alos quand de l'autre côté du ravin, une patrouille allemande nous aperçoit, et ouvre le feu. Je prends une balle dans la jambe sous le genou, juste une grosse égratignure, mais qui pisse le sang. Les Allemands tirent sur nous, les passeurs basques tirent sur les Allemands, c'est le bordel, mais il faut continuer à marcher.

Une fois en Espagne, on s'est arrêté, on a discuté, et le groupe s'est séparé entre ceux qui voulaient essayer d'atteindre à pied le consulat britannique le plus proche, et ceux, dont moi vu ma blessure, qui choisissaient de se rendre aux Espagnols. Juste avant d'arriver dans le vallon où ces salauds, nous attendaient calmement, nos passeurs nous ont demandé si nous avions des objets précieux, montres, bagues, bracelets, que nous voulions renvoyer à nos familles en France. Heureusement, je n'avais rien, car je pense que les Basques voyaient ça comme un dernier pourboire.

Les quatre Gardes civils qui nous ont cueillis étaient très habitués à arrêter des Français qui passaient la frontière, ils en attrapaient tous les jours. Ils nous ont escortés jusqu'au village d'Ochegavia, où l'on a passé quelques jours, moi sur un lit d'auberge à cause de ma blessure. Nous avons été rapidement rejoints par les autres, qui naturellement s'étaient fait arrêter par les Espagnols. Ils nous ont fait monter dans un autobus en nous expliquant qu'on allait être emmenés au consulat britannique de Pampelune. On était très contents, puisque c'était exactement ce que l'on voulait. Au bout de quatre heures de route, on nous a mis dans des cellules dans un commissariat de Pampelune, le temps de faire venir le consul britannique, nous a-t-on dit. Quelques heures plus tard, on nous a expliqué que le consul ne pouvait pas venir, et qu'on allait nous conduire à lui. On est parti à pied à travers un magnifique parc dont je me souviens encore de la beauté, en sifflotant de bonheur, et on est arrivé à la prison, la *Cárcel provincial de Navarra*. Là, on nous a dit que malheureusement le consul ne pouvait pas se déplacer, et que nous devions passer un peu de temps sur place. Dans la prison, on nous a fait passer un par un par une porte marquée « *Peluquería* » - on ne savait pas ce que ça voulait dire - et on en est tous ressortis la tête rasée, ce qui s'est révélé être une bonne chose pour les poux. Je me souviens d'un type qui avait de ravissants cheveux longs et qui est sorti en pleurant. Puis on nous a mis à douze dans une cellule prévue pour un détenu. Huit d'entre nous pouvaient s'allonger par terre, tête-bêche, et les quatre autres se tenaient debout dans les coins, dont celui où il y avait les chiottes. Alors, à tour de rôle, il fallait passer deux heures les jambes écartées au-dessus des chiottes, où les autres venaient pisser et chier. Ce n'était pas très agréable.

Nous y avons passé deux mois, sans plus jamais entendre parler du consul britannique. Tous les dimanches, il fallait aller à la messe. La première fois, un type qui s'appelait Lévy, un monsieur très distingué d'âge mûr, a expliqué aux

gardiens qu'il était juif, et que donc il n'irait pas à la messe. Il a pris un sacré coup de pied aux fesses, et après il était toujours le premier à se rendre à la chapelle. A la première messe, le prêtre nous a dit – en français – que nous étions des criminels qui voulaient aller se battre pour le Diable et que l'on allait retrouver nos os blanchis dans le désert. Il y avait des gars qui pleuraient, mais moi ça ne me faisait pas trop d'effet.

Dans l'aile gauche de la prison, il y avait des prisonniers républicains espagnols, et tous les jeudis ils en sortaient deux pour les fusiller. On racontait que les républicains refusaient de s'agenouiller pendant l'Élévation à la messe, alors par solidarité nous avons décidé qu'une rangée de Français sur quatre en ferait de même. Ma rangée a été choisie, alors nous sommes restés debout. J'étais en bout de rangée, et les gardiens m'ont attrapé par la peau du cou et m'ont traîné à la cellule 44 avec trois ou quatre autres, où on a passé une demi-heure à se faire bastonner les couilles. Depuis, je m'agenouille à chaque Élévation, laisse-moi te dire. Qu'est-ce qu'on a pris !

Mon autre souvenir de la *Cárcel* est l'heure de récréation quotidienne. On tournait en rond dans une cour, et le grand jeu était de ramasser des mégots, parce qu'avec plusieurs mégots on pouvait fabriquer une cigarette que l'on pouvait échanger pour un bout de pain ou une orange. C'était aussi le moment où les gardiens annonçaient les noms de ceux qui avaient reçu du courrier. J'avais de faux papiers au nom de Louis Gain, et quand l'ambassade britannique, sans doute prévenue par Papa, m'a écrit, le gardien a crié « Louis Gayyine », certains autres détenus ont cru que j'étais juif et se sont mis à me tabasser. Comme j'étais bien ensanglanté, on m'a emmené à l'hôpital de la prison. J'avais les mains menottées au cadre du lit, et le dimanche, les bonnes sœurs du coin emmenaient les écoliers à l'hôpital jeter des petits cailloux sur le « rojo », le rouge. Ça ne faisait pas mal du tout, mais c'était humiliant.

En mai 1943, j'ai été transféré dans un camp à Miranda del Ebro, qui avait servi pour des prisonniers républicains. Deux Gardes civils m'ont accompagné, menotté, en train. Je n'avais rien, juste un maillot de corps et mon pantalon, que j'avais coupé pour faire un short. On m'a mis dans une baraque, et le lendemain on m'a donné une couverture. J'étais content, car deux mois passés à douze dans cette cellule de la *Cárcel*, ce n'était pas marrant. C'était au moment du débarquement allié en Sicile, alors Franco commençait à comprendre que c'était foutu pour les Allemands, et l'on s'occupait un peu mieux de nous. Nous avions tous la diarrhée, bien que les deux repas quotidiens ne soient composés que de riz à l'huile, avec de temps en temps un bout de viande ou de poisson.

Il y avait des Français dans le camp, mais aussi des Polonais, des Belges et des Hollandais. Un jour, me promenant dans les allées du camp, je suis tombé sur un

groupe de Néerlandais qui parlaient anglais, alors je me suis mis à discuter avec eux et ils m'ont invité à prendre une tasse de thé dans leur baraque. Ils m'ont raconté qu'ils recevaient cinq bouteilles de vin rouge par jour de l'ambassade britannique en échange de contrôler l'identité des nouveaux arrivants au camp. Les gars donnaient une nationalité dont les Espagnols se foutaient complètement, mais les Anglais voulaient savoir qui était qui. Je leur ai expliqué que j'avais un oncle général anglais et deux frères qui avaient déjà rejoint la France libre, alors quand les Hollandais ont été libérés, l'ambassade m'a proposé de les remplacer. Alors, à mon tour j'ai reçu cinq bouteilles de vin par jour, ce qui me permettait d'avoir une moitié de baraque pour moi, avec un bureau et une chambre, des fleurs sur la table et trois autres détenus qui me servaient comme domestiques.

C'était la belle vie. Mon seul job, c'était d'aller le matin voir les nouveaux arrivants et de leur demander qui ils étaient. C'était souvent assez amusant. Je me souviens d'un type qui m'a dit, avec un fort accent gascon, s'appeler Mac Gillen. « Et d'où es-tu ? » lui ai-je demandé. « De Montréal, pardi. » « Quelle est ton adresse à Montréal ? » « 51, avenue du Maréchal Pétain, putain ! » Le Canada était très populaire comme patrie fictive, puisqu'on y parlait français.

En septembre 1943, les Espagnols sentaient vraiment que le vent tournait et se sont mis à nous libérer. La plupart des Français partaient pour le Portugal, d'où ils rejoignaient le Maroc. Moi, je suis allé à Madrid où j'ai contacté l'ambassade britannique, et au bout d'une semaine ils m'ont donné des faux papiers de Canadien, encore, et ils m'ont dit de prendre le train pour Gibraltar. Le voyage a été long, d'autant qu'ils m'avaient donné des grosses lunettes horribles à porter. Je parlais l'espagnol, enfin l'espagnol de prison, comme *Venga, venga coño* ! On était trois ou quatre, tous avec des faux papiers canadiens, certains aussi avec des grosses lunettes.

J'ai dû passer une semaine à Gibraltar avant d'embarquer sur un cargo pour l'Angleterre. On a rejoint un convoi au large, il y avait, je crois, 55 navires, on ne voyait pas le bout des files. Sur mon bateau, il y avait surtout des Polonais. Au bout d'une dizaine de jours, on est arrivé en Ecosse, à Greenock, où des soldats britanniques, baïonnette au canon car ils se méfiaient d'agents allemands infiltrés, nous ont escortés en train jusqu'à une gare de banlieue au nord de Londres. De là, des bus nous ont emmenés à *Patriotic School*, une grande école en brique, qui était le centre d'interrogatoires pour les nouveaux arrivants. J'ai été questionné par trois officiers qui portaient les épaulettes vertes de l'*Intelligence Corps*, à qui j'ai donné mon vrai nom en expliquant pourquoi j'avais pris l'identité de Pierre Gain. Le pire, c'était que Papa était à Londres, travaillant pour MI 6, et qu'il savait que j'étais à *Patriotic School*. Mais il ne pouvait rien faire, il fallait laisser les choses se dérouler normalement. »

En août 1943, la situation était devenue très dangereuse pour Victor, qui avait été blessé par balle en échappant par miracle à un piège de la Gestapo le 8. Son fils Toni qui était avec lui, n'eut pas autant de chance, et fut arrêté et torturé, puis déporté au camp de concentration de Buchenwald. Barbara, la femme de Victor, fut arrêtée à Paris en janvier 1944 alors qu'elle portait des plans de rampe de lancement pour fusées V-1. Après avoir été longuement torturée par la Gestapo, elle fut déportée au camp de concentration de Ravensbrück. Tous les matins, les détenues étaient inspectées par les autorités du camp, et les plus faibles et les plus malades étaient envoyées à la chambre à gaz. La première fois qu'elle fut choisie pour être gazée, a-t-elle raconté à son fils Toni, Barbara, qui parlait bien allemand, sortit des rangs, se planta devant le commandant du camp et lui annonça « Vous n'avez pas le droit de me tuer, je suis Anglaise ! » en montrant le « E » sur sa tenue de déportée. Elle apprit à ses camarades à frotter leurs doigts mouillés sur les briques de baraques pour se rosir les joues et paraître en meilleure santé avant l'inspection. Elle fut sauvée de la mort à plusieurs reprises par le médecin du camp, un anglophile qui l'appelait « ma petite Anglaise » et aimait expérimenter sur des enfants. Lors de son procès, après la guerre, elle témoigna à charge contre lui et fut ravie quand il fut condamné à la pendaison.

Je garde un souvenir d'être allé, enfant, d'Angers à Noirmoutier avec Granny dans sa Citroën 2 CV. Elle s'était arrêtée pour prendre un jeune auto-stoppeur, et au bout d'un moment lui a demandé d'où il était. « Je suis Allemand, Madame », répondit-il. Granny écrasa le frein et lui cria « Raus ! »

« Ils m'ont interrogé pendant deux ou trois jours, et puis ils sont revenus en me disant que mon histoire n'était pas très claire. « Vous nous avez dit que vous étiez à la gare de Châteauroux tel jour, mais nous avons vérifié, et vous n'y étiez pas. » « Mais je ne vous ai jamais dit que j'étais à Châteauroux ce jour-là ! » « Si, vous l'avez dit, alors nous aimerions savoir pourquoi vous nous avez menti ». J'en sortais exténué, mais ils attrapaient des agents allemands. Je me souviens que pendant que j'y étais on avait démasqué deux Danois qui avaient été envoyés par les Allemands. Les Anglais ne rigolaient pas avec ces gens-là, et le mois suivant ils ont été pendus.

Au bout de dix jours, ils m'ont laissé sortir, et je suis allé au QG de la France libre à Carlton Gardens, à Londres, où je n'ai pas été accueilli très chaleureusement, puisque la première chose qu'ils m'ont dit a été « Enfin, Chatenay ! » « Comment ça, enfin ? » ai-je répondu. « Mais vos deux frères, eux, sont arrivés depuis longtemps. »

Il est vrai que Michel était arrivé à Londres en 1941, et Jacques en 1942. Comme tous les volontaires qui arrivaient à ce moment-là, Michel avait été reçu personnellement par le général de Gaulle, mais la suite ne s'était pas très bien

passée : invité par le général à aller voir le capitaine de Rothschild pour se choisir un nom de guerre, afin de protéger la famille restée en France, Michel a remarqué sur les portes du couloir des plaques « Colonel Grunberg » ou « Commandant Cohen ». Il a donc demandé à se faire appeler Lévy. « Pourquoi Lévy ? » s'est étonné Rothschild. « Je pense que ça me vaudra de l'avancement, mon capitaine » a répondu Michel. Résultat, il a passé une semaine aux arrêts.

Un capitaine m'a reçu et demandé si je voulais être parachutiste SAS comme mes frères. Je lui ai répondu que je n'y tenais pas plus que ça, mais que s'il voulait que je devienne parachutiste, j'obéirais. « Pourquoi pas parachutiste ? » m'a-t-il demandé. « Parce que je n'aime pas l'idée de me jeter par la porte d'un avion en vol », ai-je répondu. « Alors, commando de marine ? » « Je n'y tiens pas, mon capitaine, mais si vous voulez que je devienne commando, j'obéirais. » « Et pourquoi pas commando ? » « Parce que j'ai le mal de mer, mon capitaine. » Du coup, on m'a donné un uniforme – anglais – et on m'a dit de monter la garde devant le QG de Carlton Gardens. Je m'emmerdais ferme, et au bout de quelques heures j'ai vu arriver un capitaine médecin que je connaissais de Miranda. « Mais qu'est-ce que tu fous là ? » « Je monte la garde et je m'emmerde. » « Quand tu auras fini, viens me voir dans mon bureau au deuxième étage ». J'y suis allé, et il m'a fait raconter ce qui m'arrivait. « Mais tu as de la famille en Angleterre, non ? » « Oui, ma grand-mère maternelle habite à Goring. » « Eh bien, voici une permission de dix jours pour que tu puisses aller la voir. »

Papa était à Londres depuis le mois d'août, mais ce n'est qu'en arrivant à Goring chez Granny, où j'ai passé dix jours formidables, que je l'ai appris. Quand il a su que j'étais à Londres, il m'a mis en contact avec le colonel Hettier de Bois Lambert qui faisait partie des figures historiques de la France libre puisqu'il avait pris part à l'expédition désastreuse de Dakar en 1940. Il faut dire que Papa travaillait depuis le début avec l'Intelligence Service britannique, le MI 6, et pas pour le BCRA, les services secrets de la France libre, et que ça ne plaisait pas du tout à de Gaulle. C'est pour ça que Papa n'a jamais été fait Compagnon de la Libération. Mais il partageait avec le BCRA tout ce qu'il apprenait chez le MI6, ce qui énervait les Anglais, et vice-versa, ce qui mettait les Français en colère. Quand on lui en faisait le reproche, il répondait qu'il se battait pour la France.

De Gaulle avait donné mission à Bois Lambert de constituer un groupe d'officiers qui accompagneraient les troupes alliées dès le Débarquement, pour empêcher les Britanniques et les Américains de mettre la main sur l'administration civile française. Il fallait veiller à ce que les pouvoirs publics soient entre les mains de « bons » Français, gaullistes de préférence. J'ai été choisi pour suivre les cours préparatoires. C'était sans intérêt, quels sont les pouvoirs d'un préfet, quelles sont les responsabilités d'un directeur départemental des routes. A ce moment, j'étais simple soldat. En février 1944, nous avons été une soixantaine à passer l'examen.

Au premier oral, le professeur me pose une question, je débite la réponse et le type me dit « Vous avez l'air de connaître le sujet. Quelles études avez-vous fait ? » « J'ai fait HEC, Monsieur ». « Ah, mon cher camarade, moi aussi ! » Deuxième oral, le prof me pose la même question, je réponds « HEC, Monsieur » et il s'écrie « Ah, mon cher camarade, moi aussi ! » Du coup, je suis sorti premier du groupe, avec des 20 ou des 19 sur 20 à toutes les épreuves.

Avec le gars qui est sorti second, je suis allé à l'école britannique pour les « Affaires civiles », à Wimbledon. Il s'agissait de former des officiers pour remettre les services publics en marche dès qu'une ville serait libérée. On nous avait nommés sous-lieutenants pour l'occasion, alors j'avais une chambre pour moi tout seul et un soldat anglais qui me faisait le thé le matin au réveil et s'occupait de mon uniforme, brossait mes chaussures et mon ceinturon. Bref, le paradis. Il y avait une majorité d'Anglais, mais aussi des Polonais, des Tchèques, des Norvégiens, etc. Je suis sorti parmi les premiers, cette fois sans piston HEC.

Deux semaines avant le Débarquement, en mai 1944, on a réuni tout le groupe des Français, on était 80 environ, dans une base militaire à Camberley. On nous a annoncé que ça y était, qu'on allait bientôt débarquer en France, et il fallait choisir l'unité alliée à laquelle on serait rattaché. Mon oncle Douglas, le frère de Maman, qui commandait une brigade de chars, avait décidé que je serais affecté auprès de lui. Donc quand on a demandé qui voulait aller avec les Anglais, j'ai levé la main. Seulement une vingtaine de types ont fait ce choix, les autres décidant d'aller chez les Américains. Eh bien, tous ceux qui avaient demandé les Américains ont été envoyés dans des unités britanniques, et tous ceux qui voulaient aller chez les Anglais ont été affectés chez les Américains !

J'ai donc reçu l'ordre de rejoindre la 3^{ème} Division blindée, qui faisait partie de la 1^{ère} armée américaine. Une Jeep m'a emmené de Londres au QG de la Division qui était dans une grande propriété du côté de Bath. J'étais toujours sous-lieutenant, en uniforme anglais avec un écusson « France » sur l'épaule. J'y suis arrivé vers 7 heures du matin, on m'a très gentiment accueilli et conduit dans une tente pour prendre le petit-déjeuner. Il y avait de tout, des bananes au chocolat, du chocolat aux bananes, des céréales, bref un véritable festin. Puis, vers 9 heures, on m'a dit que le général Leroy Watson, qui commandait la Division, voulait me voir. Je monte donc le grand escalier du château, toque à une porte, et me présente à un tout petit bonhomme plutôt âgé, dont la tête dépassait à peine derrière un immense bureau. Il me dit « Ah ! Je suis très content de voir un officier français, car j'ai combattu à vos côtés dans l'Argonne en 1917. » Je me suis dit qu'on était mal parti. « Je vais vous expliquer ce que j'attends de vous : dès que nous poserons le pied sur cette foutue plage, je veux du vin et je veux des femmes ! » Je lui ai dit que je pensais pouvoir lui garantir du vin, mais que je ne m'occuperais

pas de lui trouver des femmes. « Mais vous êtes Français, non ? » m'a-t-il dit. Un vrai diplomate, ce type...

La plupart des hommes de la Division venaient du Texas et de l'Oklahoma, mais il y avait des types de tous les États. En tant que « *French Liaison Officer* », on m'a affecté une Jeep avec un chauffeur, Jan, qui était un Polack de Chicago. Dans la nuit, toute la division est partie, avec nos chars Sherman, nos camions et nos Jeep, pour Southampton, où nous avons embarqué sur des LST, des gros chalands de débarquement pour chars. Nous avons attendu assez longtemps avant de partir enfin dans un immense convoi. Chaque navire avait un ballon anti-aérien qui flottait au-dessus, il y avait des centaines d'avions qui passaient dans le ciel. C'était assez excitant. Nous sommes arrivés à Omaha Beach le matin du 24 juin (*Opa a toujours affirmé avoir débarqué le 9 juin, à J + 3, mais l'histoire officielle de la Division donne la date du 24 juin. De plus, le souvenir d'Opa était que la plage était propre, sans cadavres ni épaves, ce qui n'était pas le cas le 9 juin*).

L'étrave du bateau s'est ouverte et nos véhicules et nos chars sont descendus à la queue-leu-leu sur la plage. On nous a dirigé vers Carentan, à une dizaine de kilomètres à l'intérieur des terres, où le QG de la division s'est installé dans un pré. Là, j'ai appris que j'avais été promu capitaine, sans doute parce qu'on pensait au QG de la France Libre qu'un capitaine aurait plus d'influence sur les Américains qu'un simple sous-lieutenant.

Le général Watson m'a fait appeler pour me dire qu'il attendait son vin, alors j'ai pris mon chauffeur et la Jeep, et on est allé jusqu'à un petit village. La première ligne de l'infanterie américaine était installée juste avant le village, alors on leur a demandé ce qui s'y passait, mais ils ne savaient rien. Avec mon Polack, on est allé jusqu'à la première maison du village. J'ai tapé à un volet, un type a ouvert, je lui ai demandé s'il y avait des Allemands dans le patelin, mais il ne savait pas. Je lui ai alors demandé où je pourrais trouver du vin, et il m'a dit de suivre la rue principale jusqu'au café de la Gare, où il y avait certainement du pinard. Avec Jan, on a donc descendu la rue, à pied, chacun d'un côté de la chaussée, avec nos armes braquées. Il n'y avait absolument personne. Mon chauffeur Polack était fâché comme tout, lui qui ne rêvait que de tuer des Boches.

Nous avons atteint le café, j'ai ouvert la porte, et on a entendu des voix qui parlent en allemand. Ils étaient six dans la cave, beurrés comme des Petit Lu, alors on est descendu, on a braqué nos armes sur eux et on leur a crié « Hände hoch ! » Ils ont levé les bras sans problème, alors on leur a ordonné de prendre chacun quatre bouteilles de vin et de marcher vers les lignes américaines. Le Polack, qui parlait un peu l'allemand, leur a expliqué que si l'un d'entre eux laissait tomber une bouteille, il serait immédiatement abattu. Nous les avons ramenés à la Jeep, les fantassins américains n'en croyaient pas leurs yeux. On a fait monter les

Allemands et on est parti pour le QG. On était serrés comme des sardines, les six Boches, le pinard et nous. Je me suis présenté à la tente du général avec mes Allemands. « Mais qui sont ces types, Pete ? » « Des prisonniers allemands, mon général. » « Quoi ? Mais qu'est-ce qu'ils font là ? » « Ils vous apportent votre vin, mon général. » Ah, j'ai bien rigolé. Et en plus le vin était bon. »

Le 28 juin, il écrit à son père à Londres : « Cher Papa, je suis dans le pays des dieux depuis un petit bout de temps. Le Boche s'accroche mais n'a pas grand-chose à nous lancer. Beaucoup de bruit de temps en temps, mais nous sommes les plus forts. Qu'il est bon de voir le Boche avec les mains en l'air. Les Américains sont épatants, gentils et pleins de bonne volonté et très amusants. As-tu des nouvelles ? Comment vont les autres garçons ? Je t'embrasse bien fort. La guerre pour moi est une belle expérience. »

« Vers la mi-juillet, la division a avancé en direction de Saint-Lô, en suivant une grande route toute droite mais avec des montées et des descentes. A chaque crête, les Boches nous attendaient, et on a perdu vingt-cinq tanks en une seule journée sans réussir à avancer d'un mètre. Les Allemands nous tiraient comme des lapins, ils étaient des professionnels contre les amateurs. Le général Watson et certains de ses commandants de *Task Force* n'étaient franchement pas des foudres de guerre, et le général Bradley s'énervait de la lenteur de notre avance. Un matin, début août, j'étais comme d'habitude le premier dans la tente du mess pour prendre le petit-déjeuner quand le général Watson est arrivé et s'est installé en face de moi. Il avait les larmes aux yeux, alors je lui ai demandé ce qui lui arrivait et il m'a dit qu'il venait d'être relevé de son commandement.

Il a été remplacé par Maurice Rose, qui souffrait de deux tares graves aux yeux des hommes de la Division : il était le seul haut gradé juif de la cavalerie américaine et il était avant le commandant en second de notre ennemi juré, la 2^{ème} Division blindée. Mais c'était un type extraordinaire, qui a remis la division d'aplomb en quelques jours. Sous son commandement, la 3^{ème} blindée a fermé la poche de Falaise, une bataille très importante de la campagne de Normandie. Il avait fait équiper son État-major de véhicules de combat, et l'installait toujours près des premières lignes. Puis il se baladait sur tout le front avec sa Jeep, toujours en première ligne, et parfois au-delà. C'est comme ça qu'il a été tué, d'ailleurs, en Allemagne en mars 1945 quand sa Jeep est tombée nez-à-nez avec un groupe de Panzers.

Après avoir percé le front allemand en Normandie, nous avons contourné Paris par le sud. Je me souviens d'avoir vu le général de Gaulle arriver à la cathédrale de Chartres. Moi, ce matin-là, j'avais eu à m'occuper d'un grave problème : les soldats américains avaient foutu un bordel terrible dans les maisons closes de la ville et il fallait calmer les tenanciers. J'étais à la cathédrale quand le Grand

Charles est arrivé avec une quarantaine d'officiers et a demandé qu'on chante un Te Deum. J'ai bien rigolé en voyant que seul de Gaulle connaissait les paroles en latin du chant. Il avait une forte voix, mais il chantait affreusement faux. »

« Chatenay, Louis, Pierre, Marcel, capitaine à titre fictif O.A.L.A. : dans la nuit du 29-30 juillet a évacué un groupe de femmes et d'enfants sous un feu nourri de l'artillerie ennemie. A participé à la capture de plus de trente prisonniers dans des circonstances difficiles et périlleuses. A assuré avec courage et dévouement toutes les missions qui lui ont été confiées à la 3^{ème} division blindée américaine. A Carrouges (Orne), le 13 août 1944, au cours d'une mission d'évacuation sous le feu ennemi, a arrêté une voiture allemande et fait prisonniers trois officiers et le conducteur. Le 15 août, a participé à la capture d'un colonel et de six hommes. Depuis le 26 août, a pris part à tous les combats livrés par le groupe Boudinot de la 3^{ème} division blindée américaine. Cette citation comporte l'attribution de la Croix de guerre avec palme. »

Signé : Général de Gaulle.

« Il n'y avait aucun travail à faire auprès de l'administration française, qui continuait tranquillement à gérer les affaires comme avant, alors j'étais devenu l'interprète pour les escadrons de reconnaissance de la Division, donc plutôt vers l'avant. Du côté de Meaux, j'ai vu mon premier char allemand Tigre, qui était deux fois plus gros que nos Sherman. La seule solution était d'envoyer des types à pied armés de bazookas, qui essayaient de faire sauter une chenille. Une fois le Tigre immobilisé, nous étions tranquilles. On avançait de cent kilomètres par jour, c'était rare que des unités allemandes nous opposent de la résistance. »

Le 3 août 1944, Peter écrit à son père : « Mon cher Papa, comme tu sais, ça marche le tonnerre depuis quelques jours et c'est un vrai plaisir de marcher avec les blindés. Le temps est maintenant au beau, et la poussière est horrible. Je fais un boulot vraiment intéressant, le renseignement tactique. Il est bon qu'un officier français soit quelque fois à l'avant, car je réussis à prendre de bons renseignements chez les civils. On part tôt, on revient à la nuit tombante avec juste le temps d'écrire son rapport. On ne peut dire grand-chose, mais j'espère être bientôt dans les Établissements Brisset (c'est-à-dire à Angers). L'autre jour, je sors une cinquantaine de gosses et de femmes d'un coin où ça bardait : cinq voyages aller et cinq retours. On est surexcité et puis quand c'est fini, on a envie de dormir. »

A la demande de son père, Peter a écrit un texte, « Ma belle journée du 10 août 1944 », qui raconte comment il est allé avec son chauffeur Jan à Angers pendant une période de repos et voir dans quel état était La Romanerie, avant de rejoindre la Division.

Après le petit-déjeuner, « pantagruélique comme d'habitude, des œufs et du bacon, des pancakes, du jus de fruit et d'autres délices », il apprit que la Division allait rester sur place pendant 24 heures, le temps que l'essence, les munitions et les rations leur parviennent. La nuit précédente, il s'était souvenu d'un pari qu'il avait fait à Londres avant le Débarquement avec ses frères Michel et Jacques, qui étaient tous les deux dans le régiment de parachutistes SAS de la France Libre, pour savoir lequel serait le premier à atteindre La Romanerie. Il ne savait pas encore que Jacques avait été tué en Bretagne en juin. Sur un coup de tête, il demanda au chef d'Etat-major de la Division la permission de prendre sa Jeep et d'aller chez lui à Angers. « OK, répondit le colonel, mais sois de retour demain pour le breakfast. Bonne chance ! »

En arrivant à Avrillé, à quelques kilomètres d'Angers, Peter et Jan trouvent un café aux volets fermés, où une dizaine de gars boivent le coup. Ils entrent, et sont accueillis avec force bises et verres de vin. Peter demande où sont les Allemands. On lui explique. « Ah, puisque qu'ils contrôlent la grande route, on passera par le Champ des Martyrs. » Au moment de partir, il entend l'un des buveurs dire à son voisin « Merde alors, ils sont forts, ces Américains ! Ils connaissent même le Champ des Martyrs ! » « Je te l'avais dit, répond l'autre d'une voix très assurée, pour l'espionnage, ils sont champions. Et t'as remarqué comme le type avec les galons parle bien le français ? » Sur le chemin de La Romanerie, Peter et Jan passent devant un restaurant et entendent des voix allemandes. Ils entrent et braquent leurs armes sur une douzaine d'Allemands qui sont en train de déjeuner. Les Boches se lèvent et mettent les bras en l'air. La patronne du restaurant intervient alors pour demander gentiment que « ces messieurs puissent finir leur déjeuner. » L'idée paraît tellement folle à Peter qu'en échange de leur parole de soldats allemands qu'ils attendront bien sagement qu'il revienne les faire prisonniers, il leur accorde de finir leur repas. Arrivé enfin à La Romanerie, Peter est accueilli par les Salmon, les fermiers, et ils « trinquent, une fois, deux fois, trois fois à la victoire. » Une fois récupérés les Allemands, qui eux-mêmes n'avaient pas lésiné sur le cognac et le calvados, Peter les fait marcher au pas jusqu'au centre-ville en chantant. En chemin, ils ont encore trouvé une dizaine d'Allemands, trop contents de se rendre. Après les avoir confiés aux troupes américaines qui venaient d'entrer à Angers, lui et Jan repartent vers la Division, sans aucun doute avec des taux d'alcool aujourd'hui prohibés.

Dans une lettre du 24 août 1944, Peter écrit à son père : « Le temps devient maussade et la vie en plein air perd de son charme. J'ai reçu un mot de toi hier où tu me dis avoir des nouvelles de Toni. Pouvons-nous lui écrire ? Personnellement, j'espère que tout va s'écrouler pour les Allemands. La

résistance boche pour l'instant n'existe presque plus. J'ai vu de Gaulle l'autre jour, toujours aussi impassible. Le pays n'a pas changé du tout, et l'on voit un nombre considérable de jeunes gars à cheveux longs. Pétain n'a rien changé à l'air voyou de tous ces garçons. Tout va bien pour moi mais ce n'est pas drôle sans bagarre. »

« Je me souviens que nous avons pris Mons après une sacrée bataille remportée contre un corps d'armée allemand, et nous étions arrêtés à une vingtaine de kilomètres de Namur. J'étais aux avant-postes avec les unités de reconnaissance quand le général Rose est arrivé dans sa Jeep et m'a dit « Pete, va à Namur et dis-moi ce qui s'y passe ». Alors Jan et moi avons sauté dans la Jeep et y sommes allés. Près de Namur, on a trouvé des résistants belges, qui nous ont accompagné jusqu'à la citadelle qui domine la ville. Les Belges voulaient nous montrer où étaient les forces allemandes. Ils nous ont dit de nous méfier, car il y avait des tireurs d'élite boches dans les clochers des églises. On a rampé sur le terre-plein de la citadelle, jusqu'à un petit muret, et un des Belges m'a dit « Je vais compter jusqu'à cinq, et puis on va lever la tête et je vais vous montrer où sont les snipers ». On a levé la tête au-dessus du muret, et il a reçu une balle en plein front juste à côté de moi. J'étais couvert de sa cervelle, ce n'était pas drôle du tout. »

Il a été décoré de la Bronze Star for Valor américaine pour cette action.

Le 8 septembre, Peter écrit à son père : « Mon cher Papa, Tout va bien pour moi. Les choses vont si vite que nous n'avons que peu de temps pour écrire. Nous avançons à une allure rapide, et il y a peu d'opposition. Je ne sais pas ce qui va m'arriver quand nous traverserons la frontière. J'ai envie de rester avec cette unité. Ils ont eu une magnifique réception à travers la France. Les filles sont belles, le vin est bon. Toni paraît-il n'est pas trop mal, Weimar étant un bon camp. Aucune nouvelle de Maman. »

« Après que nous avons pris Namur, les Belges ont demandé que les officiers de liaison français soient remplacés par des Belges, alors j'ai dû quitter mes amis de la 3^{ème} division. Fin septembre 1944, j'ai été affecté à la 80^{ème} division d'infanterie américaine, qui était attachée à la 3^{ème} armée du général Patton. Le général s'appelait McBride, il était dur, mais dur comme un vrai chef, et très abordable pour moi.

Ce qui m'a frappé, c'était que tous ces Américains n'avaient au fond aucune idée de pourquoi ils étaient là. Un soir, alors que nous étions dans un pré, près d'un village entre Nancy et Pont-à-Mousson, en Lorraine, je discutais avec un sergent qui m'a demandé pourquoi je me battais. Je lui ai dit que c'était simple, que ma mère et mon frère étaient dans des camps de concentration en Allemagne, que les Boches nous avaient envahis, et que je n'avais pas d'autre choix. Il m'a dit « Vous avez de la chance. » J'ai pensé que je n'étais pas sûr que c'était une chance pour

Maman et Toni, mais bon... Le matin, quand on nous a donné l'ordre d'attaquer le village, on s'est levé et moins de deux minutes plus tard il a été tué. Toujours sans savoir pourquoi il était là.

Quand les Allemands ont lancé leur offensive dans les Ardennes, on nous a envoyé vers le nord pour tenir un côté de la poche. Nous avons traversé la ville le Luxembourg dans la nuit, puis nous sommes tombés dans un embouteillage monstre. Il y avait les forces américaines qui montaient vers le nord, et les réfugiés civils avec leurs carrioles à cheval qui fuyaient les combats. C'était le bordel complet, et puis une Jeep est arrivée sirène hurlante. C'était le général Patton lui-même, brandissant un pistolet à manche de nacre dans chaque main, qui n'a pas mis plus de vingt minutes à résoudre le problème. Puis nous sommes arrivés sur une crête, d'où nous pouvions voir une colonne allemande, des voitures tirées par des petits chevaux russes, qui avançait vers l'ouest. Notre artillerie a ouvert le feu, et en quinze minutes ils ont été détruits. Un vrai massacre. »

Le 17 octobre, Peter, ayant appris la mort au combat de son frère Jacques en juin, écrit à son père : « Mon cher Papa, il est très difficile d'écrire à un père dans des circonstances pareilles. Je voudrais te dire en deux mots ceci : je suis fier et heureux d'avoir des parents comme les miens. Parce qu'ils ont choisi librement le chemin de l'honneur, celui des difficultés, des séparations, des croix de bois. Rien ne vous y obligeait, sauf l'honneur. Aujourd'hui, grâce à votre décision, grâce à la mort de Jacques, grâce au martyre de Maman et de Toni, par la grâce de ton martyre physique et moral, j'ose dire qu'il m'est possible de regarder chaque homme dans les yeux, parce que je suis d'une famille supérieure à beaucoup et inférieure à aucune. Je ne suis pas triste pour le pauvre gosse. C'est la mort que je choisirais, et j'en suis fier. Mais pour toi, Papa, et pour Maman, je suis triste et je mesure votre tristesse. Comment va ma sœur ? Comment vas-tu ? Je suis quant à moi dans la boue collante et le froid. Il y a beaucoup de travail, et le temps passe plus rapidement. Que les petits salauds qui courent les bureaux de Paris à la chasse aux beaux postes crèvent la bouche ouverte. »

« Nous sommes entrés en Allemagne du côté de Trèves. Les Allemands ne se battaient guère plus. Nous avons franchi le Rhin en face de Wiesbaden sur un pont de pontons, puis nous avons marché en direction de Kassel. En route, à quelques kilomètres de Kassel, nous sommes tombés sur notre premier camp de concentration, où les Boches avaient tué tous les prisonniers quelques heures plus tôt. Il y avait 150 corps allongés dans la cour, tous tués d'une balle dans la tête. Un général de la 3^{ème} Armée est venu vérifier sur place, parce que ça paraissait inimaginable. Après avoir visité la scène, il a ordonné au maire et aux habitants de la ville voisine de venir voir ce qu'avaient commis leurs compatriotes. On m'a raconté que le soir même le maire s'est suicidé de honte. Il y a eu une vraie bagarre

à Kassel pour prendre la ville et fermer la poche de la Ruhr. Puis nous sommes partis vers l'est sur l'autobahn vers Leipzig. Quand j'ai appris que la division allait passer par Weimar, l'idée m'est venue tenter de retrouver mon frère Toni. »

Toni, 17 ans, avait été arrêté par la Gestapo dans un café près de la gare Saint Lazare à Paris en août 1943, alors que son père parvenait à s'échapper au prix d'une balle de pistolet dans la jambe. Des années plus tard, au cours de voyages de nuit entre La Romanerie et Noirmoutier, il m'a parlé un peu des séances de torture, notamment d'avoir été suspendu par les pouces. « Le truc formidable, m'a-t-il dit, c'est que comme je n'avais pas la moindre idée de l'adresse ou de la fausse identité de Papa, je ne pouvais rien leur dire. Ils m'ont cogné pendant trois ou quatre heures, mais au bout d'une demi-heure, on ne sent plus les coups, comme un boxeur qui dispute quinze rounds, alors ça allait. » Il fut déporté à Buchenwald puis à Schönebeck, où il a survécu grâce à des communistes français qui l'avaient pris sous leur protection, notamment lors de la marche finale, alors que Berlin tombait, dont à peine 80 déportés sur plus de 800 sont sortis vivants.

« Nous savions, grâce à une carte de la Croix-Rouge, qu'après avoir été arrêté par la Gestapo à Paris, il avait été déporté au camp de Buchenwald, à une centaine de kilomètres au sud. Au mess, installé ce soir-là non loin d'Erfurt, j'ai demandé au général McBride la permission de foncer à Buchenwald. Il m'avait souvent posé des questions sur ma famille, et savait que ma mère avait été déportée à Ravensbrück et Toni à Buchenwald. Il m'autorisa à partir le lendemain matin, à condition de ne pas revenir plus de huit heures plus tard. Mon voisin à la table du mess était le colonel Coe Kerr, le chef des renseignements de la Division. Il me proposa d'y aller avec moi pour obtenir des informations sur le camp. J'étais d'autant plus heureux d'accepter son offre que sa Jeep était équipée d'une puissante radio, alors que la mienne n'en avait pas.

Le lendemain, 11 avril, nous partons vers sept heures du matin et prenons l'autobahn en direction de Weimar. Nous croisons de longues colonnes de prisonniers allemands, marchant en bon ordre mais sans aucune escorte, semble-t-il. Une fois arrivés à Weimar, nous découvrons qu'il n'y a aucune unité américaine, seulement une masse de soldats allemands sans armes, assis ou couchés sur la place principale de la ville. Nous traversons lentement la foule, pas très rassurés car on nous avait dit que Weimar avait été « pris ». En fait, une colonne de blindés américains avait traversé la ville, et ordonné aux Boches de se considérer comme prisonniers de guerre et d'attendre que l'infanterie arrive. La procédure allait devenir banale jusqu'à la victoire.

Nous grimpons la route qui mène au plateau où est le camp, à travers des bois épais. En arrivant sur le plateau, nous apercevons des déportés en tenue rayée qui avancent en ligne vers les bois. L'un d'entre eux vient expliquer qu'ils traquent

les gardes SS qui se sont cachés autour du camp. A ce moment-même, j'entends des hurlements, puis un type en uniforme noir est tiré d'un fourré. Il est battu à mort, une fin atroce mais certainement méritée. Un kilomètre plus loin, nous arrivons à la porte du camp, sur laquelle flotte un drapeau rouge. Derrière, on voit des baraques de style caserne, et un terre-plein où circulent des groupes de prisonniers. Quelques chars américains sont postés autour des barbelés, leurs équipages adossés aux chenilles fument et bavardent avec les déportés. Nous laissons la Jeep et le chauffeur près du char le plus proche et entrons dans le camp. Je demande à un type en tenue rayée qui parle un peu l'anglais comment m'y prendre pour retrouver Toni. Il me conseille d'aller à la baraque de l'administration, une immense pièce pleine de classeurs. Je vais à la lettre « C », et en moins de deux minutes trouve la fiche de mon frère, qui indique les dates de sa naissance, de son arrestation et de son arrivée au camp, mais aussi, malheureusement, celle de son transfert à Schönebeck, un camp satellite de Buchenwald situé près de Magdebourg.

Je sors du bâtiment, un peu sous le choc de la déception, et retrouve le colonel Kerr qui discute avec un groupe de déportés. L'un d'eux me demande en mauvais anglais d'où je viens en Amérique. En réponse, je lui montre l'écusson « France » cousu sur l'épaule de mon blouson, et les trois barres d'un capitaine français peints sur mon casque. Il tourne aussitôt les talons et revient avec des détenus français. On s'embrasse et on a du mal à parler. Au bout de quelques minutes, ils nous entraînent vers le « petit camp », entouré de rangées de barbelés, et nous expliquent que les déportés âgés ou incapables de travailler y étaient parqués pour mourir de faim ou de maladie.

Nous pénétrons dans ce bâtiment 61. Il fait si sombre qu'au début je ne distingue qu'une série de châlits sur trois ou quatre étages. Puis je vois qu'ils sont tous occupés. On entend des râles, mais on ne perçoit aucun mouvement. L'odeur est indescriptible. Petit à petit, on distingue des têtes rasées, blanches et aux oreilles décollées. On me dit que le responsable de la baraque est un général français, qu'on va chercher. A pas lents apparaît un pauvre vieillard en pyjama rayé, tout voûté. Je me mets au garde-à-vous, le salue, lui dis « Mes respects, mon général ! » et m'identifie comme officier des Forces Françaises Libres. Il semble se réveiller et se tient plus droit. Il y a un long silence, puis il s'avance, me serre la main et me remercie d'être venu.

Il se retourne alors vers ses camarades et commence à chanter la Marseillaise, doucement et lentement. Des voix, petit à petit, se joignent à la sienne, mais pas la mienne car, comme Coe Kerr, à mon côté, je pleure. Le chant est doux et serein. Ce n'est pas une Marseillaise triomphante, loin de là, mais un hymne grave, bouleversant dans sa tristesse et sa faiblesse, chanté par des hommes qui ont l'air de cadavres. Et puis, en traînant, le chant s'éteint. On me demande de passer entre

les rangées de lits pour serrer les mains. J'y vais. L'odeur est difficile à supporter, et le spectacle de ces squelettes entassés les uns au-dessus des autres encore plus. C'est pire que les déportés abattus au camp près de Kassel, car dans ce petit camp de Buchenwald les cadavres respirent encore pour un temps. Nous courons jusqu'à la Jeep pour contacter par radio le QG de la Division et demander qu'on envoie des secours médicaux au plus vite.

C'est mon souvenir le plus fort de la guerre, ces types squelettiques dans une baraque immonde, aux portes de la mort, qui ont chanté la Marseillaise parce que ma présence parmi eux était la preuve que nous avions finalement gagné.

La 80^{ème} a continué vers Jena, où il y avait la fabrique Zeiss, puis on est arrivé dans les faubourgs de Dresde. Une vingtaine de kilomètres avant Dresde, on est tombé sur la ferme d'un haut dignitaire nazi, Julius Streicher. Les GI y ont découvert une collection incroyable de photos pornographiques. C'était le vrai salaud, ce type. Puis on nous a dit de tourner vers le sud, pour laisser la place aux Soviétiques.

Au moment de la capitulation allemande, nous étions en Autriche. Le lendemain, le 8 mai, je suis allé à la tente du breakfast, où il n'y avait que le général McBride : tous les autres officiers de l'État-major étaient partis pour Paris fêter la victoire. On a quand même bien rigolé, lui et moi, car la guerre était finie et on l'avait gagnée. Quelques jours plus tard, les Russes, qui occupaient l'autre rive de la rivière Steyr, nous ont invités pour fêter la victoire. Il n'y avait que McBride et moi pour apprécier pleinement les litres de vodka et les kilos de caviar, car tous les types qui étaient rentrés de Paris la veille avaient des gueules de bois épouvantables.

Paris a envoyé un message à tous les officiers de liaison français pour dire qu'on pouvait demander l'aide d'ambulances et d'ambulancières de la Croix-Rouge française pour rapatrier les déportés. J'ai été le seul à dire non, parce que je me souvenais de ce qui était arrivé avec mes parents : Papa s'était fiancé avec Maman, qui était ambulancière, à Wiesbaden en 1918, et je ne voulais pas que ça recommence. A ce moment-là, la guerre contre le Japon continuait, et la 80^{ème} avait reçu l'ordre de repartir pour les Etats-Unis afin de se préparer pour l'invasion du Japon.

Du coup, j'ai été transféré comme officier de liaison français auprès du Gouvernement militaire américain de Haute-Bavière, à Munich. Il n'y avait pas grand-chose à faire, juste organiser les rapatriements de prisonniers de guerre et de déportés. Politiquement, l'ordre était venu de Paris de favoriser l'identité bavaroise. Il y avait beaucoup de notables bavarois qui parlaient bien le français, et quand les Américains réquisitionnaient leur belle Mercedes ou leur belle villa

sur le lac de Starnbergersee, ils venaient me voir pour savoir si je pouvais faire quelque chose. Si la bagnole ou la maison me plaisait, j'allais voir les Américains pour leur dire que, malheureusement pour eux, la maison ou la bagnole avaient déjà été réquisitionnée par la France. Les Américains s'en foutaient, car il y avait des tas d'autres autos et maisons à confisquer. J'expliquais ensuite aux Allemands qu'il fallait que j'occupe leurs maisons et conduise leurs voitures pendant au moins quelques mois pour donner le change aux Américains, et puis après je les rendais aux propriétaires allemands qui étaient très contents. J'ai donc eu une série de superbes villas sur le Starnbergersee et de belles voitures. J'avais même un magnifique chalet dans les montagnes au-dessus du lac de Tegernsee, que je prêtais souvent au grand patron de la police militaire américaine à Munich, qui avait été avant la guerre inspecteur de la police de Chicago. Il avait une ravissante maîtresse allemande, et comme la « fraternisation » avec l'ennemi était strictement interdite, il se sentait plus en sécurité pour voir son Allemande sous la protection de la République française.

C'est à Munich que j'ai rencontré Mimie. Après avoir été ambulancière de la Croix-Rouge française, elle travaillait pour l'UNRRA, une agence des Nations-Unies qui s'occupait de secourir et de rapatrier les personnes déplacées. Elle était chargée de retrouver des enfants kidnappés par les Nazis dans les territoires occupés pour les rendre à leurs vraies familles, et avait toujours besoin de papiers et de documents pour ses rapatriements.

J'étais parti en permission à Angers, au volant d'une magnifique Buick décapotable construite sous licence en Tchécoslovaquie avant la guerre. Elle faisait de l'effet. Je l'avais trouvée en Autriche tout à la fin des combats, au cours d'un accrochage avec des SS. Dans une clairière, il y avait cette superbe auto avec les clés sur le tableau de bord, alors j'ai sauté dedans et suis reparti vers le QG de la division, laissant les autres se bagarrer contre les SS. Elle avait été bien sûr repeinte en vert « US Army » avec une étoile blanche sur chaque porte.

Pendant ma permission, j'avais confié le travail à mon adjoint, le lieutenant Hubert Martin, qui était HEC comme moi. A mon retour, j'avais à peine repris possession de mon bureau qu'on a toqué à la porte et deux jeunes Françaises sont entrées, une blonde et une brune, qui s'est présentée comme Mademoiselle de Boysson. Elles m'ont dit qu'elles venaient chercher des papiers pour les rapatriements. Je leur ai répondu très poliment que je ne m'occupais pas de rapatriements. « Mais le lieutenant Martin nous avait promis... » « Le lieutenant Martin fait ce qu'il veut, Mesdemoiselles, mais, moi, je ne m'occupe pas de rapatriements. » Alors là, la brune m'a dit « Mon capitaine, ouvrez le tiroir de droite de votre bureau, et donnez-moi les papiers qui s'y trouvent ». Je me suis dit « Celle-là il faudra la remettre à sa place. »

J'avais un gros problème à ce moment-là, une prostituée de Marseille que les Américains avaient emmené jusqu'à Munich avec eux, et qui avait la tuberculose. Elle était à l'hôpital militaire américain, mais tous les week-ends elle faisait le mur pour reprendre son travail et contaminait des tas de GI's, alors les autorités américaines se plaignaient auprès de moi. J'allais la voir, lui demandais d'obéir aux médecins, elle promettait tout ce que je voulais et puis elle refaisait le mur le samedi suivant. « Mademoiselle, m'aideriez-vous à résoudre ce cas ? » ai-je demandé à Mimie. On est allé le lendemain à l'hôpital avec votre mère, et le soir même la fille était dans un train pour Marseille. »

Victor Chatenay rapporte dans son « Journal du Temps du Malheur » que « Peter m'a raconté avoir été voir en 1946 « La Dernière Chance » dans un cinéma de Munich. Dans le film, un Juif essaie d'atteindre la frontière mais est abattu par les Allemands. Peter était ému, parce qu'il avait assisté à la même scène, mais en vrai, en passant les Pyrénées. Le public allemand, lui, a rugi de joie. « J'ai regretté de n'avoir pas emmené une mitrailleuse, dit Peter, je les aurais tous descendus. »

« Je suis rentré à Paris pour présenter l'examen d'entrée à l'ENA, que venait de créer Michel Debré, un copain de Papa. Mais la première épreuve était une question sur le droit romain, que je n'avais jamais étudié, alors j'ai rendu une copie blanche, et je ne suis pas entré à l'ENA, alors que mon futur beau-frère, André, qui avait passé un an ou deux à préparer le concours, a été reçu. Heureusement, car si je l'avais réussi et pas André, jamais mon beau-père ne m'aurait accepté !

J'ai été démobilisé par un vieil adjudant, qui m'a demandé où j'avais été nommé capitaine. « A Londres ». « Londres ? Mais ça ne compte pas ! » Alors j'ai eu le malheur de lui dire « Si vous, espèce de planqué, vous vous étiez battu au cours de la guerre, vous ne m'auriez jamais posé cette question ». Du coup, j'ai été démobilisé comme simple soldat, ce qui m'a coûté pas mal d'argent, mais je m'en foutais banalement. »

Peter a établi lui-même une chronologie de sa guerre dans un relevé d'états de service, rédigé en 1969 pour l'obtention de la Légion d'honneur. Il avait donc quitté l'armée avec le rang de soldat de 2^{ème} classe au lieu de capitaine, mais son père a voulu que tous ses enfants soient décorés de la Légion d'honneur à titre militaire, une distinction réservée aux officiers. Peter donc dû suivre des cours du soir à l'École militaire pour devenir officier de réserve. Il a été fait chevalier de la Légion d'honneur le 9 février 1967.

« Signalement : visage ovale, front haut, nez moyen, yeux gris, cheveux bruns, 1,74 m.

Décorations : par décret du 9/2/67, Légion d'honneur.

Par décision n° 368 du 2/2/45, Croix de guerre 39/45 avec palme.

Par décision n° 864 du 17/8/46, Croix de guerre 39/45 avec Etoile de bronze.

Bronze Star medal, US Army, 22/1/45.

Par décret n° 1499 du 11/3/60, Croix du Combattant volontaire de la Résistance. A servi au réseau « Angers Honneur et Patrie » en qualité d'agent P1 du 1/8/40 au 31/12/40. Les services accomplis comme agent P2 comptent du 1/1/41 au 13/3/41.

Évadé de France le 14/3/43 au pic d'Alos (Basses-Pyrénées).

Arrêté par la police espagnole et interné à la prison de Pampelune du 15/3/43 au 10/6/43. Transféré au camp de Miranda del Ebro et y est interné jusqu'au 7/9/43. Puis est dirigé par les services britanniques sur Madrid, où il séjourne jusqu'au 30/9/43. Le 1/10/43 gagne Gibraltar. Volontaire pour servir aux Forces Françaises Combattantes. Embarque le 4/10/43 sur le SS « Eastern Prince » à destination de la Grande Bretagne. Débarque à Glasgow le 16/10/43. Séjourne au Patriotic School jusqu'au 25/10/43. Engagé aux Forces Françaises Libres le 26/10/43 p/c du 10/3/43. Affecté au FRGB à compter du 27/10/43. Muté à la MMLA (Mission militaire de liaison administrative) à compter du 1/4/44. Nommé officier adjoint de liaison administrative (assimilé capitaine) par Décision n° 13 du 13/6/44 du Commandant supérieur des F.F. en Grande-Bretagne. Embarqué à destination de la France le 9/6/44. Effectue des liaisons de Normandie en Belgique à compter du 15/9/44. Effectue des liaisons de Lorraine en Autriche. Nommé dans le Corps des Assimilés Spéciaux dans les Territoires Occupés au grade d'officier de liaison adjoint à compter du 1/5/45 par arrêté du 22/6/45 du Ministre de la Guerre. En liaison à Munich (Bavière) à compter du 15/8/45. Rayé du Corps des ASTO et des contrôles de l'Armée le 1/4/46. Démobilisé par le CD de Versailles le 25/9/46 (régularisation). »

« Une fois rendu à la vie civile, Papa, qui avait des relations dans le monde des affaires, voulait que j'entre dans un groupe d'huiles alimentaires, mais un officier des *Civil Affairs* de la 80^{ème} division, le colonel Ball, m'avait proposé de venir travailler après la guerre dans son entreprise à Muncie dans l'Indiana, qui fabriquait des verres spéciaux pour l'industrie pharmaceutique. Il voulait que je passe un an ou deux avec lui à apprendre le métier, et puis je deviendrais son représentant en Europe. Je lui avais écrit pour lui dire d'accord, et tout était OK. Mimie et moi nous sommes mariés le 12 avril 1947, en pensant que j'avais ce job aux Etats-Unis. A l'époque, partir là-bas apparaissait comme une chance extraordinaire, et on pensait que l'avenir était à nous. On s'est donc mariés à Bagnères-de-Bigorre, puis on est allés en voyage de noces à Pau, et le lendemain j'ai reçu un télégramme qui m'apprenait que Ball avait été foudroyé par une crise cardiaque aux commandes du petit avion qu'il utilisait pour aller de New York à

l'usine de Muncie, heureusement juste avant de décoller... Après des coups de téléphone avec l'Amérique, il a été décidé que j'irais là-bas voir la situation.

Je suis donc parti tout seul, laissant ma jeune femme à Bagnères. Le voyage en avion était épique, on faisait escale en Irlande, en Islande et à Terre-Neuve avant d'arriver à New York, où j'ai été hébergé dans le magnifique appartement du colonel Coe Kerr, un autre ancien de la 80^{ème} avec qui j'étais allé à Buchenwald. Je suis allé discuter avec les patrons de Ball Bros. Ils étaient parfaitement charmants et m'ont proposé un job avec un bon salaire, mais je sentais qu'ils me prenaient pour un pauvre réfugié de la guerre, et ça me dérangeait, je ne voulais pas être une bonne œuvre.

Avant de partir de Paris, j'avais retrouvé un copain de la France libre qui avait aussi fait partie du corps des officiers français de liaison, Serge Michel. Il m'avait dit que si j'avais besoin d'argent à New York il fallait que j'aille voir son ami André Kaminker, un ancien interprète de la Société des nations qui était à présent le patron des interprètes pour les Nations unies à Lake Success, non loin de New York. Ce Kaminker, d'ailleurs, était le père de Simone Signoret.

Kaminker m'a invité à déjeuner, et j'ai donc pris le train pour Lake Success. Il m'a demandé combien d'argent il me fallait. Je lui ai répondu de quoi pouvoir prendre l'avion pour Paris, et il m'a demandé ce que je comptais faire en France. Je lui ai expliqué que je pensais que le job dans les huiles alimentaires serait toujours ouvert, bien que ça me ne m'enchantait pas. Il m'alors dit « Mais combien de langues parlez-vous ? » « Le français et l'anglais très bien, lui ai-je répondu, plus l'espagnol de prison et l'allemand d'occupation. » Il faut dire que le boche, à ce moment-là, ne comptait pas beaucoup à l'ONU. « Vous savez, nous avons ici des besoins considérables en interprétation. Me permettriez-vous de vous dire trois ou quatre phrases en français que vous traduirez en anglais ? » Je m'exécute, et il dit « Mais vous êtes fait pour être interprète chez nous ! Je vous propose un poste à 450 dollars par mois, *tax free*. Ball Bros. ne me proposait que 420 dollars qui, eux, étaient imposables. J'ai donc appelé Mimie, en lui disant que c'était assez tentant. Elle m'a dit d'y aller, et c'est comme ça que je suis entré aux Nations unies. »

Annexes :

« Letter of Commendation » du 12 mars 1946, le Lieutenant-Colonel Joseph W. Hensel, Directeur de l'Office de Gouvernement Militaire du Regierungsbezirk Oberbayern :

« 1. Le Capitaine Louis Chatenay a accompli les devoirs d'Officier de Liaison Français d'une manière complètement supérieure pendant les sept mois où il a été attaché à l'Office de Gouvernement Militaire du Regierungsbezirk Oberbayern.

2. Le Capitaine Chatenay apporte à son travail une remarquable expérience. Le Capitaine Chatenay, après avoir servi dans la Résistance française, s'est évadé vers l'Angleterre en 1943 et est revenu en France avec la 3^{ème} Division Blindée U.S. en 16 juin 1944. Ses connaissances en anglais et en allemand sont parfaites, mais plus que cela, sa capacité à appliquer la psychologie pratique dans son travail avec les Forces Américaines lui a permis de « verser de l'huile sur bien des eaux agitées » dans le domaine des relations internationales.

3. L'Office de Gouvernement Militaire du Regierungsbezirk Oberbayern est particulièrement reconnaissant au Capitaine Chatenay pour ses nombreuses contributions précieuses dans le filtrage de milliers de personnes de nationalité française et d'autres D.P. (« Displaced Persons ») qui ont soulagé notre Section de Sécurité Publique de beaucoup de travail. Le Capitaine Chatenay ETAIT LE SEUL OFFICIER qualifié pour ce travail au sein de notre organisation. (...)

5. Le Capitaine Chatenay a aidé à retrouver et à repatrier environ 10 000 citoyens français qui ont survécu au travail forcé (« slave-labor ») dans cette partie de l'Allemagne entre août 1945 et le 11 mars 1946.

6. Plusieurs criminels recherchés par la Commission Française des Crimes de Guerre ont été arrêtés et déférés devant les tribunaux grâce aux efforts du Capitaine Chatenay.

7. La personnalité remarquable du Capitaine Chatenay lui a permis de représenter loyalement son gouvernement, et de mériter pour la France et pour lui-même le respect et l'admiration de notre organisation.

8. Le bon travail d'un officier de liaison attaché à une organisation différente de la sienne est souvent ignoré. La manière dont le Capitaine Chatenay a accompli son devoir a été telle que le soussigné voudrait signaler ses services exceptionnels à l'attention des officiers de son Gouvernement.

9. Comparé aux autres Officiers de liaison attachés au Gouvernement Militaire du Regierungsbezirk Oberbayern, le Capitaine Chatenay doit être classé comme premier pour la qualité de service et l'accomplissement de ses devoirs. C'est un vrai plaisir de le féliciter auprès du Chef de la Mission Française auprès de l'Office de Gouvernement Militaire pour la Bavière. »

Signé : Joseph W. Hensel, Lt Colonel, Infantry. »

Le 17 août 1946, citation à l'ordre du « régiment Honneur et Patrie » :

« Chatenay Louis Pierre, Sous-lieutenant

Volontaire pour toute mission, très courageux.

A convoyé des soldats et aviateurs alliés jusqu'à l'étranger.

A rejoint l'armée en Angleterre.

Cette citation comporte l'attribution de la Croix de Guerre 1939, avec étoile de bronze.

Signé : Colonel Cottrelle, chargé de la liquidation du Réseau. »

Lettre du 4 septembre 1946 du Lieutenant-Colonel Paul Sorbac, commandant la Mission militaire française en Bavière :

« Mon cher ami,

Au moment où vous quittez la Mission Française de Liaison auprès du Gouvernement Militaire de Bavière, je veux vous remercier de tout cœur des immenses services que vous avez rendus.

Attaché pendant la période de guerre à la 80^{ème} division US, vous avez fait preuve des plus belles qualités militaires.

Attaché ensuite au Détachement du Regierungsbezirk Oberbayern, puis au Gouvernement Militaire de Bavière, vous avez su y déployer des qualités telles qu'elles vous ont assuré l'amitié et l'affection de vos camarades américains et français.

Je garderai toujours le souvenir des derniers 18 mois où nous avons travaillé fraternellement à faire respecter et aimer notre pays. »